

PER
Q-54
EX-2

S

L'OISEAU BLEU

Pour que nos enfants soient heureux, il leur faut absolument l'Oiseau Bleu
Maurice MAETERLINCK.

Revue mensuelle illustrée pour la Jeunesse
Publiée par la SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Téléphone : PLATEAU 3768.

Abonnement annuel : Canada, 75 sous
Union Postale : \$1.00
Rédaction, administration et publicité :
296, RUE SAINT-LAURENT MONTREAL.

Vol. II — No 6.

MONTREAL, JUIN 1922

Le numéro : 5 sous



D'IBERVILLE, lieutenant dans l'expédition de la *Toison d'Or*, avait remplacé de Troyes en 1686, comme commandant en chef des postes de la baie d'Hudson. De concert avec ses deux frères, de Sainte-Hélène et de Maricourt, il accumula des pelleteries de toutes sortes — castor martre, loutre — dans les forts

© Tesc

Saint-Louis (Monsipi), et Sainte-Anne (Quit-chithouan).

La Compagnie du Nord n'ayant pu ravitailler les forts de la baie d'Hudson en 1687, d'Iberville résolut d'aller à Québec, par voie de terre, afin de chercher du secours. Il laissa douze hommes pour la garde des forts. A chacun il donna un minot et demi de blé-d'Inde pour toute nourriture, avec la perspective de la chasse aux outardes, dont le passage dure huit jours en automne et au printemps.

Le gouverneur Denonville envoya notre héros en France, afin de rendre compte à Sa Majesté des affaires de la baie d'Hudson. D'Iberville était porteur d'une lettre très élogieuse à son endroit. Entre autres choses, Denonville disait au ministre de Seignelay : « D'Iberville, Monseigneur, est un très sage garçon, entreprenant et qui sait ce qu'il fait. »

Déjà, en 1683, de la Barre en lui confiant ses dépêches pour le ministre, disait : « Je vous envoie, pour porter mes dépêches, le jeune d'Iberville, qui entend très bien la mer, sait cette rivière admirablement, a mené et ramené déjà plusieurs navires en France, vous suppliant de le faire enseigner de marine. Il pourra fort bien servir, et il est avantageux que vous ayez dans ce corps des gens qui connaissent parfaitement le pays. » Témoignage flatteur pour un jeune Canadien de vingt-deux ans.

Mathurin, désigné pour accompagner d'Iberville dans son voyage, rencontra son ami de cœur et lui dit :

— Tu sais, Baptiste, M. d'Iberville part pour la France.

— Et tu l'accompagnes, je suppose ?

— Tu ne viens pas, toi ?

— Je ne puis... ce n'est pas le manque d'en-

vie. — Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Le devoir avant tout ; ma pauvre mère est bien malade ; il faut prendre soin de la chère vieille ; tu sais, elle ne s'est jamais ménagée.

— Tu as raison Baptiste ; prends-en bien soin ; la mère ! c'est un trésor inestimable.

— Je reste ; mais tu me contras ça au retour.

— Je n'y manquerai pas. Comme j'aurais été fier d'être avec toi, lorsque notre commandant me présentera au ministre, et qui sait, peut-être au roi !

— Il me semble entendre les petits seigneurs de la cour, dire : « Mais c'est lui, aidé d'un autre, qui s'est rendu maître d'un navire anglais ! On ne dirait pas ça à le voir. »

— Je vais leur conter ça, Baptiste ; ne crains rien.

— Tu feras bien, car tu sais, on dit là-bas : « Gens des colonies, gens de rien. »

— Oui, je le connais, ce proverbe ; n'importe, je suis Canadien avant tout, ce qui ne m'empêche pas d'aimer le roi et d'être prêt à me faire écarter pour lui.

— Bravo ! Mathurin, bravo ! J'ai hâte de te revoir.

Arrivé en France, d'Iberville plaida si bien sa cause que la cour accorda à la Compagnie du Nord le navire le *Soleil d'Afrique*, le plus fin voilier de l'époque. Il arriva à Québec le 3 juin 1688. On remarquait à bord, Mgr de Laval, d'Iberville et vingt-cinq recrues. Baptiste était au quai.

— Bonjour, mon cher Mathurin.

— Bonjour, Baptiste ; comment va la vieille mère ?

— Le bon Dieu l'a appelé dans son Paradis ; elle est morte comme une sainte ; je voudrais bien motir comme elle... enfin, le bon Dieu l'a voulu, il faut bien se soumettre.

— Tu as raison, Baptiste ; tout de même, hein, on ne peut s'empêcher de penser que c'est un bien gros morceau de parti...

Et puis, Mathurin, raconte-moi ton voyage.

ge. — D'abord, rien de remarquable en traversant : du vent, de la houle, de la pluie, du soleil, et c'est tout. Arrivé là-bas, Monsieur d'Iberville se rendit auprès du ministre, lui lut ses papiers et discuta longuement. Enfin le ministre dit à notre capitaine de se présenter à la cour, car le roi désirait le voir. Monsieur d'Iberville remercia le ministre, puis m'apercevant, il dit : « Voici un héros ; aidé d'un patriote, ce brave s'est rendu maître d'un vaisseau anglais, où on les gardait comme prisonniers. Approche, mon brave, dit le marquis, que je te serre la main ; M. de Denonville m'avait appris ce haut fait, mais je suis fier de te féliciter, et prenant une bourse contenant cinquante écus d'or, il me l'offrit en disant : « Pour toi et ton brave compagnon. Voici ta part, Baptiste. »

— Merci, Mathurin, je ferai dire encore quelques messes pour la défunte mère.

— Ce n'est pas tout ; je dois te dire que notre commandant, M. d'Iberville, en a donné une leçon à quelques blancs-becs qui voulaient en montrer aux petits coloniaux du Canada.

— Qui ?

— Nous étions à casser un croûte dans une auberge ; un dizaine de gars, conduits par une espèce de « boulé », se présentent. Le chef du groupe s'adresse à l'aubergiste et lui dit : « Où sont donc les deux petits coloniaux qui cherchent à nous en imposer ? »

— Il y a ici, répond l'aubergiste, deux étrangers qui ne font pas grand tapage ; voyez, ils sont là, assis à cette table.

— Ils ont probablement la frousse ; nous allons voir ce qu'il y a de vrai dans ces histoires de bateau, de sauvages, d'Iroquois... un tas d'histoires de vieilles grand-mères. — Qu'en pensez-vous amis ? Et tous de répondre : c'est vrai ; ce sont des vantards, des vauriens, des... des...

Il n'en fallait pas davantage. D'un bond, notre capitaine est auprès du provocateur, le bouscule d'une coup d'épaule, en renverse deux ou trois autres sur le sol, tandis que, de mon côté, je fais voir des flammèches à ceux qui attrape ; bref, il n'y avait pas deux minutes que ça durait que tous demandaient grâce.

— Vous vouliez savoir comment nous faisons : Voilà ! Si vous voulez en connaître plus long, nous allons recommencer.

— Ça suffit, ça suffit, reprit-ils.

Ce jour-là les vingt-cinq recrues demandées s'inscrivirent ; il fallut en refuser ; chacun voulait servir sous un pareil commandant.

Et nous voilà. Il paraît que nous partons bientôt pour la baie d'Hudson. Tu viens, Baptiste ?

— Bien, oui, pour sûr.

Quelques jours de repos et le *Soleil d'Afrique* voiles déployées, cingle vers les rivages désolés du pays de la *Toison d'Or*, la baie d'Hudson. Arrivé à Charleston, le navire français embarque sa cargaison de peaux de castor et se hâta de retourner en France. D'Iberville demeura à la baie avec une vingtaine d'hommes et prit ses dispositions pour se rendre maître de deux navires anglais portant, l'un, dix-huit canons, l'autre,

dix, et montés par quatre-vingt-cinq hommes d'équipage.

S'étant rendu au fort Sainte-Anne avec quelques hommes, d'Iberville aperçut les deux navires anglais qui cherchaient à entrer dans la rivière. Il ordonna aussitôt à ses gens de couper les balises qui servaient à conduire les vaisseaux, ce que voyant, les Anglais tirèrent plusieurs coups de fusil sur les Canadiens.

Comme les Anglais mirent deux chaloupes en mer pour poser des balises de barils, d'Iberville à son tour donna l'ordre de tirer sur eux, tandis que Mathurin, Baptiste et trois autres braves, défonçaient les barils à coups de hache, au fur et à mesure qu'on les posait. Ce manège dura deux jours. Les Anglais réussirent cependant à remonter la rivière et construisirent un fort à un quart de lieue de celui des Français. D'Iberville les laissa en paix jusqu'à ce que les navires fussent pris dans les glaces.

A quelque temps de là, comme il passait devant le fort des Anglais, tout à coup il vit qu'on agitaient un drapeau et il entendit crier :

Mossiou Hyberville !

— Oui ?

— Si vô vôloar, nô vivre en paix avec vô !

— Ça dépend . . .

— Laissez nô aller au chasse de perdrix.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Vous voulez prendre connaissance de nos positions pour nous attaquer ensuite.

— Non, nô bonne garçonne, laissez voir vô ; nô aller à la chasse quand même.

— Essayez.

Le lendemain trois Anglais vont chasser ; d'Iberville, qui les surveille, en fait deux prisonniers. On demande encore la paix et on promet d'observer les stipulations d'Iberville. Quelques semaines après, avec de l'eau-de-vie, Mathurin délie la langue d'un des prisonniers et apprend que les Anglais se proposent d'attaquer sous peu les Français et de les massacrer tous. D'Iberville apercevant Mathurin l'interpelle :

— Bonjour, Mathurin.

— Bonjour, mon commandant.

— Quelles nouvelles ?

— Eh bien, oui, ces satanés conspirent contre vous et contre nous.

— Comment ça ?

— Vous savez, les deux prisonniers que vous m'avez confiés.

— Eh ! bien ?

— Je leur ai délié la langue avec quelques bons verres.

— Puis ?

— Puis, ils m'ont dit que les Anglais voulaient nous jouer un tour.

— Ensuite ?

— Ils attendent que les navires soient dégagés des glaces.

— Après ça ?

— Et alors ils nous attaqueront et s'empareront de notre butin.

— Attends, Mathurin, nous allons voir qui sera le plus rusé.

— Ecoutez-moi encore.

— Parle, mon vieux.

— Vous savez, dans quelques jours vous devez rencontrer le commandant anglais.

— C'est vrai.

— On doit vous laisser rendre le premier à l'endroit indiqué, et alors on tirera sur vous et vos gens.

— Je les attends, les pendards, nous allons

régler nos comptes dès maintenant ; appelle Baptiste . . .

— Présent, mon commandant.

— Baudelaur, notre prisonnier, va demander par lettre ses hardes, et tu porteras la lettre chez tes amis les Anglais.

— Vous voulez leur jouer un petit tour, je suppose ?

— Exactement ; tu sais qu'on veut nous mitrailler ?

— Mathurin vient de me le dire.

— Eh bien, nous allons jouer au plus fin.

— A vos ordres, commandant, fit Baptiste, fier de la mission de confiance qu'il recevait.

— Tu porteras la lettre que je vais écrire.

— Entendu capitaine ; comptez sur moi.

Le lendemain, dix-sept Anglais vinrent apporter les effets de leur capitaine ; reçus par treize Canadiens, armés jusqu'aux dents, ils se constituèrent prisonniers. On prit encore plusieurs autres hommes. Quelques jours après, d'Iberville somma les Anglais de se rendre. Ils répondirent qu'ils étaient encore quarante et qu'ils se défendraient jusqu'au bout. Pendant deux ou trois jours il y eut canonnade de part et d'autre. Enfin le héros canadien leur envoya un ultimatum. Dans la crainte d'un assaut, les Anglais se rendirent le lendemain, aux conditions suivantes : Les officiers recevraient leurs gages ; un vaisseau avec vivres à bord, transporterait les prisonniers à Londres.

Et voilà comment d'Iberville resta maître de la place : avec dix-huit ou vingt hommes, il s'était emparé de deux navires d'un fort gabarit et avait fait cinquante-cinq prisonniers, les autres étant morts de maladie dans le fort. Le 12 septembre 1689, notre héros, monté sur le plus gros des navires anglais, mettait à la voile pour Québec et amenait à bon port sa riche cargaison de castor.

Fierté nationale et vaillance dans la lutte, telles sont les deux leçons que nous donnent d'Iberville¹ et sa poignée de braves.

Elie de SALVAIL.

¹ Le 29 juillet 1661, Pierre Le Moyne d'Iberville était baptisé à Ville-Marie, aujourd'hui Montréal. Le 20 juillet prochain sera donc le 246^e anniversaire de son baptême. Qu'on profite de la circonstance pour visiter le monument d'Iberville, érigé en face de l'église de Sainte-Cunégonde à Montréal.

LE GLAND ET LA CITROUILLE

Un villageois était couché au pied d'un chêne et regardait une tige de citrouille qui s'était élevée en grimant au-dessus de la clôture du jardin voisin.

Il secoua la tête et dit : Ma foi, je trouve bien étrange qu'une tige mince et rampante, comme l'est celle-là, porte des fruits si gros et si jolis, tandis que ce grand et superbe chêne en porte de si petits ; cela est évidemment un erreur.

Si j'avait créé le monde, je n'aurais fait croître sur le chêne que de grosses citrouilles, d'un beau jaune d'or et pesant au moins cinquante livres. C'eût été vraiment splendide à voir !

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, un gland se détacha du sommet de l'arbre et lui tomba sur le nez avec tant de force que le sang en jaillit. Oh ! s'écria-t-il, en se portant la main au nez, je saigne ! Je suis bien pincé de l'imperitence avec laquelle j'ai osé blâmer ce que Dieu a trouvé bon de faire. Si ce gland eût été une citrouille, il m'aurait certainement écrasé la tête.

Conclusion : Dieu fait bien ce qu'il fait ; il est mal de critiquer ses oeuvres.



I

Ma chère Marguerite,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit : Qui est-tu ? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu ?

Alors il me dit : Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude ; la connais-tu ? — Je crois la connaître. « Cette petite fille est dans un couvent à Paris ; la connais-tu ? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe ; la connais-tu ? — Oui, oui, je la connais très bien.

— Eh bien, alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage, et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate ; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu.

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. Et moi je dis à l'oiseau : Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille ? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.

L'oiseau reprit : — Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille. Si elle fait bien cette prière, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

II

Mes chères fillettes,

Vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez, que vous avez une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête.

Voilà une heureuse poupée !

Quel avantage pour beaucoup de gens si l'on pouvait leur remettre une tête. Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres, toute la physionomie. On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage n'en sont pas si contentes en secret ; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage ne songeraient pas du tout à faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de tête pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyés.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées.

Il y a un fabricant dont je peux vous donner l'adresse, qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, aimable, en dépit de toutes les défauts qui s'y peuvent trouver.

Il y maintient l'innocence candide, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide. Il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat ; il fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs. Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid ; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents ; il n'y a plus de laideur.

Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages, mais vous, très chères fillettes, allez à Celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

Tout va bien ici et l'on vous aime beaucoup. Adieu, mes enfants, à bientôt, oh ! comme on s'embrassera.

Louis VEUILLOT.



(Suite)

PERRINE—M Olivier !... Enfin !... vous venez de la part de Charlot, n'est-ce pas ?... Oh ! le vilain ! Il m'a fait pleurer, et...

Elle s'interrompt, surprise de ne pas entendre déjà le mot réconfortant. Si vite, un mot de bonté riieuse monte aux lèvres du jeune homme. Il adore les orphelins. Ne se souvient-il pas d'avoir été lui-même, un jeune orphelin, tendrement protégé par Samuel de Champlain.

PERRINE. (Plus bas, les yeux agrandis).—M. Olivier vous ne me répondez pas, vous ne me regardez pas ? Oh !... pourquoi?... Charlot...

Elle est saisie d'un tremblement nerveux. Ses petites mains, refroidies, se crispent sur celles du jeune homme. Il penche la tête, incapable de fixer les yeux implorants de Perrine. Comme Julien avait eu raison de les craindre !

L'ABBE DE SAINT-SAUVEUR, (s'approchant).—Ma petite fille, courage !... Charlot, s'est égaré dans les bois, et Julien est parti à sa recherche. Ils reviendront. Demain, nous...

Un cri, un seul, mais si douloureux, si tremblé, qu'il tressaille, et sous ses doigts, s'échappe de la bouche de la petite fille. Elle fait quelques pas, ses bras se tendent vers Mme Le Gardeur, — c'est un appel déchirant ! — puis elle chancelle, et retombe inerte entre les bras d'Olivier Le Tardif. Sous le coup de la douleur trop forte pour son cœur aimant, Perrine s'est évanouie.

XV

Les épreuves de Charlot

Depuis trois mois, Charlot vit au milieu d'un groupe d'Iroquois nomades, aux mœurs sanguinaires, dressés au vol, rompus à toutes les ruses de la chasse et de la guerre ; la force ou le courage qui y supplée souvent. La pêche et la chasse subviennent aux premiers besoins. Lorsque l'une et l'autre sont abondantes, c'est tant mieux, il y a une bombance. Les chaudières regorgent de viande d'original, d'ours ou de castor ; de nombreuses anguilles sèchent au soleil. Si, au contraire, l'on est peu chanceux et ne rapporte rien, c'est la famine, c'est une journée sur trois à se nourrir. Aux nombreux festins « à tout manger » succèdent de longues journées d' inanition. Personne, ne se plaint. C'est la coutume. L'on y est fait. Et à aucun d'entre eux, hommes ou femmes, ne viendrait l'idée d'économiser aux jours d'abondance, pour des jours moins heureux.

Nul de ces Iroquois ne songe à molester Charlot, encore moins à le frapper. Durant un mois il avait été épié, gardé à vue, souvent battu car il refusait de voler, ou d'être cruel aux prisonniers que l'on faisait de temps à autre. Mais

comme aux heures de dureté, alors que, parfois ses épaules déjà amaigrées saignaient sous les coups, aucune plainte n'était sortie de ses lèvres ; comme même alors, avec un sourire triste, oh ! bien triste, le pauvre ! il avait accepté d'assez rudes besognes pour son âge et ses forces, on avait fini par le laisser en paix, par cesser de le nommer à tout propos : « petit chien de français » ! A la suite d'une maladie dont il avait failli mourir, Charlot s'était mis soudain à se développer, à grandir, la vie au grand air se montrant le remède souverain pour sa constitution délicate. A six ans et demi, d'ailleurs, à quelle existence l'organisme ne s'adapte-t-il point, après les quelques luttes inévitables, heureusement surmontées.

La riche nature morale de l'enfant ne souffre pas, non plus, du contact des sauvages vicieux. Trop fortement, déjà, son âme s'est pénétrée des leçons de l'abbé de Saint-Sauveur et des exemples reçus au foyer de Jean Bourdon. Il y a, en outre, une sorte de noblesse innée dans le cœur de Charlot comme dans celui de Perrine. Chaque soir, alors que le sommeil gagne ceux qui l'entourent et les empêche de s'y opposer, l'enfant se met à genoux et fait sa prière. Il promet à Jésus et à sa maman qui loge par delà les étoiles, au Paradis, où il n'y a pas d'Iroquois qui séparent les petits enfants qui s'aiment, il promet d'être bon, courageux comme un vrai Français, de ne pas mentir, ni voler, ni être cruel envers personne. Il ajoute, et alors, quoi qu'il fasse, ses larmes coulent, « si je vous demande tout cela, bon Jésus, c'est afin que ma Perrine, ma Perrine chérie, Mme de Cordé, le bon Julien, et M. Olivier reconnaissent leur Charlot lorsqu'ils le reverront ».

Presque aguerri maintenant et endurci contre la fatigue, le froid et la faim, Charlot supporte bien le pénible hiver, en compagnie des barbares. Sauf sa petite blouse bleue à larges boutons, qu'il n'a jamais voulu quitter, il est vêtu comme un sauvage. C'est-à-dire qu'une bonne peau d'original le recouvre du cou jusqu'aux genoux ; qu'à sa taille une lanterne de cuir l'enserme ; qu'à sa ceinture est glissé un tomahawk. Ses cheveux, très longs, demeurent bouclés. Ce qui avec son teint pâle, accuse la différence de race avec les sauvages dont la peau est brune, les cheveux lisses et huileux.

Jamais le pauvre petit se serait imaginé que l'on put vivre enfoncé dans les neiges. Aussi à la première halte des Iroquois, en décembre, regardait-il avec de grands yeux la construction de la cabane d'hiver. L'on creuse d'abord un grand trou carré dans les neiges, avec une seule ouver-

ture. L'on tapisse les murs de ce carré de branches d'arbres éloignées les unes des autres. Au-dessus, l'on pose, en travers, d'autres branches très longues sur lesquelles on ajuste de légères écorces. Au centre, un large espace libre, à ciel ouvert, laissera s'échapper la fumée. Tous entrent pêle-mêle dans ce misérable logis, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux chiens, qui sont très nombreux. Chacun étend sur le coin choisi des rameaux de sapin.

Ah ! socvent Charlot se demande ce qui le fait souffrir davantage dans la cabane iroquoise. Est-ce le froid qui frappe son dos, car la muraille à l'arrière est bientôt toute de glace ? Est-ce la chaleur qui lui brûle les pieds, un gros feu est fidèlement entretenu au centre de la cabane ? Est-ce la fumée qui étouffe parfois au point que l'on croit en mourir ? Sont-ce enfin les chiens, les bêtes rôdent librement, goûtent à tout, passent sur la figure des dormeurs ?

racomoder un filet, ajuster un mocassin, tailler une raquette.

Il s'exprime facilement en langue iroquoise. Les femmes sauvages la lui ont apprise en retour des petites tâches pénibles qu'il leur épargne de bon cœur. Aussi profite-t-il de sa science pour supplier ses ravisseurs de le ramener à Québec. « Une récompense, une belle, leur sera sûrement offerte, explique-t-il, car lui, Charlot, compte beaucoup de bons amis là-bas » On se moque de lui, sa voix est couverte de mots grossiers, insultants, et brutalement on l'expulse de la tente. Le sagamo (capitaine), ajoute même entre ses dents, que l'on a décidé d'aller vers l'Ouest, de s'y enfoncer, bien avant, dès la semaine prochaine.

Assis en cet après-midi de juillet, au pied d'un arbre, à l'entrée d'un bois rempli de fourrés épais, Charlot est atterré. « Ainsi pense-t-il, l'on va mettre une plus grande distance entre ma Perrine et moi. Je ne la reverrai plus



Qu'aperçoit Charlot? ... Des Hurons, tomahawks aux dents...

jamais, jamais, ... » Sa tête se renverse en arrière, ses yeux se ferment, il ne bouge plus. Ah ! à quel désespoir muet, et sans larmes se livre le pauvre enfant !

Un craquement sourd tout près de lui se fait entendre. Un autre ; Charlot dresse l'oreille, se gardant de remuer même le bout du doigt. Seuls ses yeux s'entr'ouvrent légèrement. Et alors, que voit-il à une faible distance ? Une douzaine de Hurons couchés à plat, tomahawks entre les dents, et s'avancant en rampant vers les tentes des Iroquois. Tous les compagnons de Charlot, à cet instant, satisfaits d'un copieux repas à la suite duquel l'on a pétuné (fumé) abondamment, somnolent. C'est une occasion unique de les surprendre, de s'emparer de leurs provisions et de leurs bagages. Les femmes et les enfants viennent de s'éloigner, à la recherche de fruits sauvages.

Que va faire Charlot ? Avertir ! Mais il sera saisi, tué peut-être, avant d'avoir atteint la première tente. Crier ? Il risquera sa peau pour un piètre résultat, puisqu'il ne fera que précipiter l'attaque. Il se décide à ne pas agir.

Dix minutes plus tard, avec leur affreux cri de guerre, les Hurons s'élancent et le cam-

LE VIEIL HURON.—Ainsi, c'est toi qui garderas le petit Français.

Enfin, le printemps vient. Tout se colore et chante de nouveau. L'air est tiède, fortement chargé de résine, et l'on couche maintenant « à l'enseigne de la lune ». Charlot s'en réjouit plus que tout autre, pauvre petit civilisé, perdu au milieu des bois, menant une existence pénible, sale où il n'y a de loi morale d'aucune sorte ! A revoir le printemps l'enfant songe, le cœur bien triste, qu'il y a maintenant un an d'écoulé depuis sa séparation d'avec Perrine. « Comme on l'a dû chercher !... Comme on doit le pleurer le croyant mort !... Et Perrine, ma Perrine, gémit Charlot, que fait-elle ?... M'aime-t-elle encore ?... »

L'été venu, Charlot semble supporter avec moins de patience sa captivité. Grandelet et mince, il a acquis beaucoup de force physique. Les enfants sauvages n'osent plus l'ennuyer, sachant si on en vient aux mains, que la victoire ne sera pas de leur côté. Non, tous préfèrent s'adresser à sa complaisance qui est extrême, et à son habileté. Pas une d'entre eux ne peut aussi rapidement que Charlot, tendre un arc,

LE CAPITAINE HURON.—Oui.

LE VIEIL HURON.—Pourquoi, mon fils ? pement des Iroquois est en état de siège. Siège de courte durée, tant à cause de la surprise des assiégés, de leur molesse et de leur incapacité à se défendre, que de la furie des Hurons qui frappent sans merci, pillent, brûlent et saccagent. Charlot accouru est épargné. On a tôt fait de reconnaître en lui un petit Français captif. On se contente de l'attacher à un arbre. Au partage des quelques prisonniers que l'on réserve pour la torture, l'un des Hurons s'approche de Charlot, lui intime l'ordre de le suivre de bon gré... et ses liens tombent.

Mais pourquoi donc Charlot aurait-il refusé de suivre le Sagamo ? Il est heureux de cette diversion qui vient empêcher l'excursion redoutée, ce voyage dans l'Ouest lointain, d'où peut-être il ne reviendrait plus.

On le charge de butin, et tous se mettent en route. Charlot ignore où il se trouve et où il va. Tant de chemin divers ont été déjà parcourus ! A la nuit, on décide de se reposer jusqu'au petit jour. Comme Charlot se sent las ! Si las que le sommeil est lent à venir. Tout à coup, il entend parler à voix basse, presque à ses côtés. Il prête l'oreille. C'est son nouveau maître, en conciliabule avec un sauvage très âgé. La connaissance de la langue iroquoise sert à l'enfant. Voilà qu'il ne perd pas un mot de l'entretien. Ah ! Il est question de lui.

LE CAPITAINE HURON.—Parce qu'on me donnera de riches présents lorsque je le ramènerai là-bas, près d'Ononhio. (De quel ton cupide il prononce ces mots !)

LE VIEIL HURON.—Bien. Mais dans un mois tu seras à l'île de Miscou (Le cœur de Charlot bat). Et alors tu sais bien que notre frère le capitaine "Pouantchou" t'emmènera avec lui dans son voyage par delà la grande mer, chez le puissant Sagamo des Français.

LE CAPITAINE HURON (bas et le front tétu).—Le petit me suivra. Il me suivra où que j'aille. Pas d'autre que moi, te dis-je, le ramènera. Les présents sont pour moi. Et puis, il parle notre langue sans compter la sienne. Je le chargerai de faire le guet sur mon bien. On ne me jouera ni ne me volera ainsi, dans le grand pays des Français.

LE VIEIL HURON (se mettant à rire sans bruit).—Fou, fou !... Tu es moins sage, mon fils, que nos chiens qui n'ont pas d'esprit. Les pères de la prière, à Miscou reconnaîtront le petit visage pâle. Est-ce que sa peau, est-ce que ses cheveux ressemblent aux nôtres ? Et va-t-il se taire en revoyant les siens ?

Un silence. Charlot halète. Que va répondre celui auquel il appartient sans retour en ce moment, et qui n'a souci que de ses intérêts, âme misérable et vénale ?

LE CAPITAINE HURON (menaçant).—Je n'ai pas d'esprit, as-tu prononcé. Ho ! Ho !... C'est vite dit. Je vais si bien peindre la figure, du Français et tatouer son corps que...

Charlot pousse un léger cri. Le tatouage ! Toujours il avait craint plus que tout au monde, ces dessins bizarres dont les sauvages aiment à s'orne la peau.

A l'exclamation de l'enfant les sauvages se taisent. Ils se soulèvent, cherchant à orienter la voix. Tout est devenu silencieux alors. Il croit rent quelque temps, puis tous deux se mettent à ronfler bruyamment.

Le lendemain, Charlot, bien pâle, hélas ! après une nuit d'insomnie est appelé sous la tente du

Sagamo. Il apprend que tel est bien son sort : suivre son maître jusqu'au grand pays de France, et se transformer au moyen de diverses préparations qu'on lui indique en vrai petit Huron. Une promesse solennelle qu'il ne chercherait pas à s'enfuir est exigée de lui... Le tomahawk brille dans la main du Sagamo. Charlot baisse la tête, un instant la grande détresse qui étroit son âme, le pousse à la résistance. Mais il songe à Perrine qui ne le reverrait plus alors, le couteau du Huron l'ayant couché mort. Il accepte, à condition qu'on ne tatouera pas son corps, qu'on le ramènera bien vite au retour du voyage. Le Sagamo rit, promet tout, se frottant les mains, joyeux et triomphant.

Le séjour à Miscou est de courte durée. Et Charlot en compagnie de "Pouantchou", de trois autres Sagamos, de deux petits Hurons s'embarque pour la France.

XVI

En France. — Visite au roi Louis XIII

La traversée est rude. Parti le 15 août de l'île de Miscou, à bord d'un vieux navire qui semble reculer a lieu d'avancer, l'on ne débarque sur les rives françaises que les premiers jours de novembre. Immédiatement, l'on se met en route pour Paris. Jusqu'à la fin de décembre, le temps s'y écoule fort agréablement pour les sauvages, quoique la visite au roi, objet suprême de leur voyage se voit sans cesse différée. Le peuple, en liesse, depuis la naissance du dauphin, le futur Louis XIV qui venait au monde le 5 septembre 1638, fait fête aux Peaux-Rouges. Ce n'est que visites, entretiens à l'aide des truchements, promenades, longues stations dans des rôtissoires célèbres, arrêts à tel ou tel monument. Des attroupement se forment où les Sauvages paraissent. Jouantchou fils et ses compagnons se montrent ravis de l'intérêt qu'on leur témoigne, et font belle mine aux curieux. Ils batifolent, dansent, poussent leurs ho ! ho ! coutumiers, s'inclinant ainsi, expliquent-ils, devant "le grand peuple de Paris". Un jour, en face de l'énorme statue de saint Christophe, nichée dans la façade de Notre-Dame, l'un des hurons est saisi d'une terreur folle. Renversé sur le sol, ses bras battent l'air, et font le geste de repousser une vision insupportable. En un clin d'oeil, les badauds s'amassent ; Amusés, ils se pressent et s'interpellent autour du sauvage qui continue ses contorsions. Bien lentement on peut lui faire comprendre que saint Christophe, quoique le plus robuste et le mieux charpenté des saints du Paradis, est secourable et accueillant à tous, même aux Peaux-Rouges. Finalement on le hisse dans un carrosse, "l'une des cabanes roulantes tirées par des originaux", disent les Sauvages, et le voilà de retour au gîte encore tremblant d'émotion.

Et Charlot ? Ah ! la vie lui pèse plus lourdement que jamais. Sans doute, l'existence dans les bois, auprès des Iroquois, avait été pénible, crucifiante, lui avait fait verser des larmes amères ; mais ces tourments lui semblent maintenant peu de chose comparés à la honte qu'il ressent. Lui, un petit français très fier, n'est-il pas devenu, aux yeux de ses compatriotes, un barbare dont on se moque très ouvertement !

(à suivre)

Marie-Claire DAVELUY.



1. Florette, malgré sa dissipation, avait fait sa première communion avec beaucoup de ferveur, s'étant bien préparée à cet acte dont elle comprenait toute la grandeur. Elle s'était fait photographier par le docteur Pisaneau.



2. Mlle. Cayer attribua à l'approche de la distribution de prix la sagesse de Florette. Celle-ci avait son catéchisme comme une grande fille, et Mlle. Cayer comptait sur elle pour l'examen!



3. Le jour de l'examen, l'inspecteur, M. Jean-Léon qui se trouvait par hasard au village, fit l'examen devant les notables et M. des Grandsairs en villégiature. Ayant remarqué la belle mémoire de Florette et sa réhantie, il voulut l'éprouver sur l'arithmétique.



4. Dans mon jardin il y a quatre corneilles, dit-il, j'en tue deux d'un coup de fusil, combien en reste-t-il?



5. Deux! répondit Florette d'un air convaincu. Ah! Florette, tu n'as pas, il n'en reste plus, car les deux autres se sauvent, dit M. Léon en riant.



6. Pardon, monsieur, les deux que vous avez tuées, elles restent... reprit l'irréductible enfant. — C'est vrai, fit l'inspecteur ahuri, en se tournant vers l'institutrice; j'aurais dû mettre mes corneilles sur une branche...



7. La distribution des prix fut un triomphe pour les parents de Florette, qui avaient assisté à l'examen.



8. Dans l'après-midi, Florette et son père allèrent à l'église remercier le bon Dieu pour toutes leurs joies, et bien commencer les vacances.



Courrier de la Fauvette

Tout d'abord, petits amis, que je vous souhate de *bonnes, saintes et heureuses* vacances ! Car, déjà grand nombre — demain les autres suivront — d'entre vous ont, joyeux et allègres, pris leur essor vers le cher nid familial. Ah ! ces douceurs du revoir, après l'absence ! ces bonnes causeries, ces naïfs épanchements des âmes toutes fières de renouer plus étroitement ces liens les plus purs des affections du foyer !

Comme vous, charmants "oisillons" votre aînée en a jadis éprouvé les ineffables jouissances ; aussi, je n'en veux pas interrompre les minutes précieuses. Oubliez quelques heures le sérieux de l'étude, la tension de l'esprit s'attardant sur des thèses difficiles pour être tout entiers au bonheur du retour ; c'est juste, mes amis, et c'est l'une des récompenses de votre labeur. Mais ces premiers jours du revoir passés, que ferez-vous de vos vacances ?

Plusieurs, j'en suis sûre, se sont déjà tracé une plan de vie bien défini, une ligne de conduite dans laquelle, au milieu des récréations, des jeux et promenades, large est la part réservée à la prière et à l'étude. Bien, mes chers enfants, je vous félicite et suis certaine que pour vous les vacances, étant utiles et *saintes*, seront nécessairement *heureuses*.

Supposons que tout mon cher petit monde de l'"Oiseau Bleu" ait agi de la sorte... Il en sera ainsi, n'est-il pas vrai, dans notre grande famille ? Car vous avez compris, mes amis, la leçon de vos professeurs et éducatrices : "Ce n'est que par l'amour du sacrifice qu'on devient quelqu'un" et vous avez tous la noble ambition d'être "quelqu'un", d'être utile à notre patrie, la chère patrie canadienne-française pour laquelle ce brave entre les braves que fut Dollard, le héros du Long-Sault dont nos avons récemment célébré le glorieux anniversaire, s'est si généreusement sacrifié.

On ne vous demandera sans doute pas, écoliers et écolières d'aujourd'hui, de verser votre sang demain pour la cause de la religion ou de la Patrie ; mais la foi catholique et la Patrie canadienne attendent de vous, en quelque position que la Providence vous appelle, force et soutien. Ne souriez pas, petites filles qui me lisez ; vous pouvez, si vous avez la fierté de notre religion et notre race, autant que vos frères pour le bien du pays, cela, sans quitter le foyer, sans accomplir des actions d'éclat, mais en faisant bien les plus simples, en gardant au cœur la piété et l'amour de tout ce qui est grand, noble et beau. Cela demande des sacrifices bien entendus, du renoncement ; mais l'habitude que vous aurez prise dès vos jeunes années de vous oublier, deviendra comme une seconde nature, et les difficultés alors s'aplaniront.

Pour réussir, chers enfants, voulez-vous une recette infallible ? Elle n'est pas du premier venu, mais de l'illustre général de Sonis et se résume dans ces paroles : "Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule pas".

Je termine notre causerie sur ces mots, chers enfants, certaine que vous aurez, même aux matins les plus chauds des vacances, le courage de faire un premier sacrifice de vos heures de sommeil pour mettre "Jésus dans votre cœur" ; et prier un peu alors pour le grande cousine qui vous prêche... mais vous aime bien aussi.

COUSINE FAUVETTE.

AU TABLEAU D'HONNEUR.

A. Dumouchel, I. McLochran, Aca. St-Joseph, St-Boniface, Man. ; J. Paradis, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal ; L. Mercure, Ecole du S.-N. de Jésus, Maisonneuve ; Simonne Tous-saint, M. Painchaud, Aca. St-Joseph, St-Boniface, Man. ; J. Tessier, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal ; N. Lamontagne, 122, rue Quesnel, Montréal ; F. Charbonneau, St-Joseph d'Orléans, Ont. ; E. Deschamps, A. Charbonneau, B. Reid, Ecole St-Joseph, Worcester, Mass. ; "Acadie" St-Louis de Kent, N. B. ; B. Geoffrion, 74, rue Harmonie, Montréal ; G. Dionne, St-Georges de Beauce ; B. Archambault, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal ; Alice Deveaux, Ecole du S.-N. de Jésus, Maisonneuve ; V. Perron, Parent, Qué ; L. Beauvais, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal ; N. Gariépy, Lachevrotière, Portneuf ; "Acadienne", "Evangéline", "Bleuet", C. de Notre-Dame, St-Louis de Kent, N. B. ; I. Giguère, Ecole St-Joseph, Worcester ; G. Fournau, Aca. St-Joseph, St-Boniface, Man. ; P. Couillard, S. Lapointe, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal ; Lionel Vinette, Ottawa ; Lucette Sénécal, 140, rue Garnier, Montréal ; I. Sauvageau, Eva Laforce Ecole St-Joseph, Worcester ; Mass. ; "Camélia", "Marie-des-Neiges" "Cécilia", C. de Notre-Dame, St-Louis de Kent, N. B. ; Louis Sweeney, Collège St.-Frs-Xavier, St-Denis-sur-Richelieu ; Marg. Faucher, Ecole St-Joseph, Worcester, Mass. ; Marg. Parenteau, S. Brun, Aca. St-Joseph, St-Boniface, Man. ; M.-Paule Pelletier, 310, rue Chambord, Montréal ; J. Clément, M.-Thérèse Vaillancourt, Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal.

TRAVAUX PRIMES (suite) 7ème PRIX

Ce que je serai plus tard.

A neuf ans, il est difficile de savoir ce que l'on fera quand on sera grande. Pourtant, moi, je crois que j'aimerais être institutrice. C'est que j'aime beaucoup les petits les petits enfants,

surtout quand elles prient bien, qu'elles sont bonnes, et studieuses. Ces petites filles grandiront quelques-unes seront religieuses, institutrices ou garde-malade, et quand je serai âgée, elles viendront me voir. Je me dévouerai, j'aimerai bien mes petites élèves et surtout je veux qu'elles prient bien. Mère nous dit que les enfants qui prient bien ressemblent à des petits anges. Je veux que toute ma classe soit ainsi.

Ma salle de classe sera belle ; je la garderai propre, j'y mettrai de belles fougères pour orner les fenêtres.

Donc, je veux faire une bonne institutrice : alors les petites filles aimeront venir à ma classe.

Adrienne BERARD, 9 ans,

Académie Marguerite Lemoyne, Montréal.

* * *

Sème PRIX

Que serez-vous ?

Depuis quelques jours, je médite ces mots "Que serez-vous ?", enfin je me décide de faire connaître à cousine Fauvette ce que j'en pense.

Pour moi, l'épouse me semble heureuse, j'envie un peu son sort, c'est beau, bien beau ; je crois être entourée de jolis bambins, être chérie d'un tendre époux, mais il faut savoir choisir celui-ci. Toutefois j'entrevois aussi quelques chagrins de temps à autre... Pourrions-nous être heureux toujours sur cette terre ? Non !... nous ne sommes pas créés pour cela ! Dieu nous a tracé un chemin très étroit et parsemé d'épines, cependant on goûte de la joie à se trouver dans un bon chemin.

Eh bien ! vous comprenez, n'est-ce pas cousine Fauvette, ce que je pense de "Que serez-vous ?". A vous de juger si j'ai de bonnes idées.

"FLEUR D'ESPERANCE"

* * *

9ème PRIX

Moi, cousine, j'aime à soigner ceux qui souffrent, et à consoler ceux qui peinent. Je voudrais être libre de tout engagement pour rendre ma vie utile aux plus nécessiteux. Si mes vœux se réalisent, j'étudierai quelques années encore ; je me rendrai habile et instruite dans la médecine ; puis une fois diplômée, j'irai visiter les plus malheureux, ceux qui manquent de tout et qui ont en plus leurs misères physiques à souffrir. Je penserai leurs plaies en priant Dieu de leur donner la résignation, si c'est là le chemin qu'ils ont à suivre pour se sauver. Si parfois je me trouvais dans des familles protestantes près d'un enfant mourant, je tâcherais de faire connaître au petit malade le nom du bon Dieu et j'essaierais de lui inspirer le désir de devenir catholique. Devenue vieille fille je me retirerais dans un hôpital où j'aiderais les religieuses dans les salles où les pauvres vont chercher leur guérison.

Suis-je égoïste, cousine Fauvette ? Après tout une célibataire est bien ce qu'il y a de mieux dans le monde — quand elle ne suit pas trop la mode — qu'elle rend sa vie utile !

Mignonne COTE, classe 6,

Ecole du S. N. de Jésus, 191, rue Desjardins, Montréal.

* * *

10ème PRIX

Ce que je serai ?

Lorsque je serai plus grande je ferai une bonne mère de famille, pour avoir bien soin de mes enfants. Dès qu'ils seront capables de balbutier je leur ferai dire de petites prières et quand ils seront plus vieux je leur montrerai leur catéchisme. Je sortirai avec eux. Nous

irons à l'église ou faire une promenade quelconque.

Lorsqu'ils auront six ou sept ans je les enverrai à la classe des bonnes religieuses afin qu'elles leur fassent faire une bonne première communion. Ils ne sortiront pas de la classe avant qu'ils aient fini leur cours. Ensuite je leur apprendrai à être de bons citoyens, à connaître et à aimer leur patrie, à la défendre comme l'ont fait nos ancêtres.

Je vais montrer à mes enfants à se dévouer et à se sacrifier pour leur patrie. Je resterai toujours une bonne chrétienne moi et ma petite famille.

Thérèse RENAUD, 10 ans,

Aca. Marguerite Lemoyne, Montréal.

* * *

11ème PRIX

Que serez-vous ?

Ce que je serai ? Bien souvent, j'y ai pensé sur les genoux de grand-mère.

Maintenant, grand-mère n'est plus, et les sages conseils de mes maîtresses, les taquineries de quelques compagnes, me font rêver, le soir, dans le grand dortoir blanc, à quelque brillant hyménée.

J'ai passé et repassé en revue les différentes vocations féminines, partout j'ai vu des joies, des douleurs... de là mon hésitation. Finalement je me suis dit : "Qu'importe la voie dans laquelle je serai placée puisque mon but sera la sanctification de mon âme".

Abandonner ainsi mes rêves dorés, renoncer au "Prince Charmant" (en admettant qu'il veuille se montrer pour des écolières de quinze ans !), c'est à louer ! Je prends donc pour devise : "La bonté unie à la poésie pour faire le plus de bien possible."

Je serai bonne, non pas pour quelques-uns, mais pour tous, parce que Dieu le veut et que c'est le plus sûr moyen d'arriver au ciel.

Je serai écrivain, 1^o pour mon Canada, 2^o pour les pauvres et les souffrants, pour les consoler, souffrir avec et pour eux.

Prenant pour modèle ma Mère du Ciel, et ma mère de la terre, je serai tout cela, et j'irai toujours : droit mon chemin !

"MARGUERITE DES SERRES"

Marie-Paule Barré, 15 ans, Académie Marguerite Lemoyne, Montréal.

* * *

12ème PRIX

Que serez-vous ?

A notre âge, il est difficile de comprendre nos devoirs futurs, dans notre imagination nous voyons la vie colorée de ses teintes riantes et nuancées. Comment pouvons-nous concevoir les rigueurs de l'hiver, c'est-à-dire les peines que nous attendent, nous qui ne sommes qu'au matin de la vie ?

De bonne heure, il nous faudra recevoir sans faiblesse les épreuves que Dieu nous envoie.

Si notre âme ainsi éprouvée a appris dès sa jeunesse à faire face aux maux de la vie, elle sera plus tard brave, énergique, invincible. Nous ne savons pas maintenant comme cette énergie nous sera nécessaire pour soutenir notre vie, pour relever nos espérances, pour réjouir notre jeunesse ou embaumer l'aurole de nos cheveux blancs.

Le second fondement de ma vie sera le travail. Le travail qui est une gloire et un châtement pour nous !

C'est pendant la jeunesse qu'il faut apprendre à travailler, qu'il faut arracher de notre intelligence les ronces et les épines pour mettre à nu le fond qui est excellent. Ensuite jetons la semence, c'est-à-dire tout ce qui peut agrandir notre savoir.

Le troisième fondement de ma vie, sera d'être docile, d'écouter les conseils de ma conscience, de mes bons parents, de mes maîtresses dévouées.

Je serai, en résumé, une femme qui saura relever notre société, si défaillante parfois.

"VIVE CANADA"

Aline Olivier, Académie Marguerite Lemoyne.

* * *

13ème PRIX

Quand je serai grande ?

Si mon désir se réalise, parce que je vous crois discrète je vous avouerai cousine Fauvette, que je me marierai. Oui je ferai une bonne mère de famille, je prendrai soin de mes enfants, et je promets de les faire instruire. Pour que Dieu bénisse le travail de mon mari, je donnerai l'aumône aux pauvres, et je soignerai les malades dans mes moments de loisirs.

Le soir, je réunirai ma famille au pied de la statue de la sainte Vierge pour dire le chapelet. J'élèverais mes filles dans l'esprit de sacrifice, pour qu'elles soient capables de faire des religieuses, et mes garçons des prêtres. Rien ne m'empêchera d'être fidèle à mes devoirs de chrétienne convaincue.

J'aime à espérer que, dans dix ans, la robe basse, le vote féminin, les cinémas seront disparus.

Idola TURPIN, Classe 6, Maisonneuve.

* * *

14ème PRIX

Que serai-je ?

Voilà un problème plus difficile à résoudre pour moi que ceux de mon arithmétique ! Je ne sais vraiment pas ce que je ferai plus tard. J'essayerai toujours de faire des heureux autour de moi. Le bien se fait de toutes manières.

Je serai peut-être une de celles qui ont le bonheur de se consumer d'amour pour le Dieu des Tabernacles ! Quelle plus belle vie que celle en rapport continué avec Jésus.

Etre la consolatrice des pauvres, des malades, la mère des petits abandonnés, n'est-ce pas aussi admirable ! La mission de ces anges de la charité, qu'on appelle Petites Soeurs des Pauvres, est sans doute plus ingrate que la première. Elles ne reçoivent pas souvent de la gratitude de ces pauvres à qui elles ont fait du bien.

Passons à la vie dans le monde. Que d'occasions de nous dévouer s'y trouvent tout en restant dans l'ombre ! Ce qui est certain c'est que je ne veux pas être un membre inutile. Il y en a déjà trop de ces êtres qui ne méritent pas de vivre.

Dieu n'a-t-il pas dit : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front". Et le travail au lieu d'abaisser, élève, ennoblit l'homme et lui fait atteindre son véritable but, qui est le ciel.

Je serai donc, en quelque lieu que m'appelle la Providence, une amie du travail.

"ABEILLE".

Yvonne Nielly, C. de Notre-Dame, St-Louis de Kent, N. B.

CORRESPONDANCES

M.-Blanche T.—Vous trouverez dans une autre colonne votre analyse graphologique. Revenez encore causer avec "Cousine Fauvette" plus longuement, cette fois ?

* * *

Germaine Z.—Je transmets vos félicitations aux cousins lauréats. Merci. La dernière devinette est acceptée ; il faudra essayer de trouver quelque chose de neuf, n'est-ce pas ? Bonjour.

* * *

S. G.—Votre reconnaissance me touche, petite fille, et je serai bien heureuse de vous compter au nombre des concurrentes... en octobre prochain.

* * *

Yvette C.—Vous êtes satisfaite de l'étude ? A bientôt le plaisir de vous relire.

* * *

Lucia C.—N'est-ce pas que vous vous efforcerez d'amener d'autres oisillons au nid ?

* * *

Papillon Bleu.—Il faudra garder votre bel enthousiasme, joli "papillon" ; cousine vous attend de nouveau dans une gentille missive.

* * *

Marguerite Lemoyne.—Vous avoir fait plaisir n'est-il pas déjà une récompense appréciable pour votre grande "cousine" ?

* * *

Liette L.—Votre juge n'a pas été trop sévère, j'imagine ? Au revoir, petite Liette.

* * *

Robert.—"Soeur Jeanne" sera-t-elle aussi bonne observatrice que son aînée ? Je le souhaite et vous salue.

* * *

Frais Lilas.—Il reviendra encore embaumer de son odeur printanière les alentours du nid de l'"Oiseau Bleu" ?

* * *

Sérieuse.—Ce concours que vous désirez chère petite, ne pourra être donné qu'après les vacances, mais rien ne vous empêchera de venir causer plus souvent avec la cousine qui vous aime bien.

* * *

Petit oisillon.—"Fauvette" est contente de votre raisonnement, et vous souhaite le succès désiré au prochain concours, cher "petit oisillon".

* * *

"Vive Canada".—En effet "Pour qu'on aime la géographie" remplit bien le but que son auteur, le directeur de notre revue — qu'il me pardonne l'indiscrétion — s'est proposé.

* * *

Mariette.—Vous participerez au concours des vacances, n'est-ce pas ? "L'Oiseau Bleu" sera heureux de vous abriter sous son aile.

* * *

Abeille.—Très bien, laborieuse Abeille. Allez durant les vacances butiner dans le champ fleuri des notre littérature canadienne et rapportez-en de précieuses gerbes.

* * *

Bêta L.—Revenez au prochain concours : vous n'aurez qu'à vous en féliciter, ma petite.

* * *

"Colombe d'Azur".—Nous publierons votre envoi. Je vous souhaite succès au prochain concours, petite "Colombe", ma soeur.

C. F.

LES MODELES DE LA JEUNESSE

SAINT JEAN BERCHMANS

A la fin du quinzième siècle vivait, dans la petite ville de Diest, sur les confins de la Belgique, un modeste cordonnier du nom de Jean-Charles Berchmans. Il habitait, avec son épouse Elisabeth et sa famille, une des plus simples maisons du village.

Le 13 mars 1599, Jean-Charles eut un fils qui reçut à son baptême le nom de Jean-Baptiste. D'un naturel vif et impétueux, le petit Jean, sous l'habile direction de sa pieuse mère, devint doux comme un agneau.

Au prix de grands sacrifices, Jean-Charles plaça son enfant encore jeune au collège que les Prémontrés dirigeaient surtout pour les jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise.

Le petit Jean-Baptiste se fit remarquer, pendant les trois années qu'il fréquenta cette institution, par son jugement solide et son amour pour l'étude et la prière. Sa charité le faisait aimer de ses condisciples.

De bonne heure il manifesta une dévotion extraordinaire pour la divine Eucharistie. Son plus grand bonheur était de servir à l'autel. Il voulait devenir prêtre. Malheureusement, son père se trouva incapable de lui faire poursuivre ses études.

Que faire ? La nouvelle arriva de Munich (Autriche) qu'un chanoine avait besoin d'un domestique. Il s'offrait à faire instruire le jeune homme qui se présenterait à lui. C'était providentiel ; Jean partit sur-le-champ et fut installé dans ses fonctions.

Le chanoine le plaça chez les Jésuites. Le collégien se distingua aussitôt par sa piété et ses succès dans les études. En contact avec les religieux, Jean conçut une haute idée de la vie des Pères de la Compagnie de Jésus. La lecture de la vie de saint Louis de Gonzague acheva de mûrir sa vocation. Il demanda à ses parents la permission d'entrer au noviciat des Jésuites. Son père essaya de le dissuader, mais en vain. Le 24 septembre 1616, le jeune homme demanda son admission à Malines.

Durant son noviciat, Jean fut un modèle pour ses condisciples et ses maîtres. Deux ans plus tard, il prononçait ses vœux et partait pour Rome. On lui donna la chambre qu'avait occupée, un quart de siècle auparavant, l'angélique de Gonzague. Jean s'appliqua à imiter saint Louis, qu'il prit pour patron. Comme son modèle, il pratiqua constamment une tendre dévotion envers la sainte Vierge.

Tant de piété et de vertus l'avaient mûri pour le ciel. Dieu ne tarda pas à l'appeler à lui. Au mois d'août 1621, une fièvre violente l'attaqua. Il sentit que son départ était proche. Il demanda les sacrements qu'il reçut à genoux, supporté par ses frères.

Le 13 août, à huit heures, il rendit le dernier soupir, les yeux fixés sur son crucifix et en murmurant les noms de Jésus et de Marie. Sa mort eut un immense retentissement dans Rome. La foule se précipita dans ses appartements pour contempler les restes du jeune saint.

Le pape Pie IX le déclara bienheureux le 3 mai 1865, et le donna pour patron aux enfants du sanctuaire. Il a été, le 15 janvier 1888, canonisé solennellement par Léon XIII.

J.-R. M.

ECOUTE, ENFANT

O! bien loin de la voie,
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie.
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble; que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un coeur innocent.

Bien souvent Dieu repousse.
Du pied les hautes tours;
Mais dans le lit de mousse,
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours.

Victor HUGO

L'ENFANT

D'où viens-tu, petit chérubin
Aux yeux d'azur, aux lèvres roses?
— "J'arrive du ciel opalin,
Sur les feux de l'aurore éclose."

Qui donc es-tu, beau sésaphin,
Venu d'un pays de mystère?
— "Je suis le reflet cristallin
De Jésus, mon céleste frère."

Que cherches-tu? Le firmament
Sur ton front pur toujours se mire.
— "Je veux l'amour d'une maman,
Ses caresses, son doux sourire."

Où vas-tu frère pèlerin
Si loin du ciel, errant sur terre?
— "Je vais vers un heureux destin,
Guidé par la main de mon père."

Valérie PHANEUF-BOULANGER.

A TRAVERS LIVRES et REVUES

"Les petits livres bleus" sont aussi des "petits livres fort intéressants", et comme ils ne coûtent que quelques lignes d'écritures, pas de timbres mêmes pour affranchissement, "Cousine Fauvette" espère que ses jeunes lecteurs s'empresseront d'en demander la collection à *M. le sous-Ministre, Ministère de la Santé, Ottawa*.

Vous en ferez ensuite, chers amis, cadeau à vos papas et mamans qui y trouveront des renseignements et des conseils utiles.

Une revue française destinée à accomplir beaucoup de bien chez la jeunesse de là-bas, est bien celle qui s'appelle "La Jeunesse Française". Histoire, poésies, récits anecdotiques; tout correspond à la devise de ses fondateurs: "Dieu et France d'abord". Pourquoi la nôtre ne serait-elle pas: "Dieu et Canada" ?

C. F.



LA CUISINE CANADIENNE

La cuisine canadienne repose sur les mêmes méthodes et sur les mêmes données que la cuisine des autres pays. C'est affirmer qu'elle varie avec les saisons, le climat, les victuailles, le nombre et la qualité des ustensiles, de même qu'avec les connaissances, les ressources, l'habileté et la diligence de la ménagère. Dans un foyer il n'y a rien qui, en importance et en intérêt, domine l'art culinaire.

Jamais la maman n'a plus digne apparence que lorsqu'elle préside aux destinées de la famille, en sa qualité de reine de la cuisine ! Sa coiffure est toujours si soignée et son sourire si maternel ! Encore vous sera-t-il difficile de dire quelle robe elle porte, puisque ses vêtements sont couverts du traditionnel tablier. Celui-ci est tantôt bleu et blanc, tantôt rose et blanc, avec manches courtes et deux bonnes poches dans l'une desquelles on trouve toujours une "poignée" pour saisir les objets chauds et, dans l'autre, une paire de gants de ménagère.



LE CHOCOLAT

Les matières premières du chocolat, notamment le cacao et la vanille, nous viennent de l'étranger et principalement de l'Amérique du Centre.

On sait que le sucre se fabrique dans nos contrées ; mais le cacao et la vanille sont des produits tout à fait réfractaires à nos climats et à nos terrains.

Voici, à titre de curiosité, les diverses phases de la fabrication du chocolat :

1° *Epierrage*. — On procède d'abord avec soin à l'enlèvement des pierres qui pourraient se trouver dans le cacao.

2° *Torréfaction*. — Le cacao est torréfié à peu près de la même façon que le café dans un appareil appelé « torréfacteur ». Le degré précis de torréfaction est un des points principaux de la fabrication du chocolat.

3° *Concassage et tamisage*. — Les fèves de cacao sont passées au « casse-cacao-tarare », qui a pour but de broyer en morceaux et vanner les fèves de cacao, c'est-à-dire d'en enlever la pellicule qui les entoure.

4° *Mélange*. — Les diverses matières devant constituer le chocolat comme cacao, sucre, vanille, passent dans le « mélangeur » dont les meules broient et liquéfient le cacao, grâce au beurre qui contient celui-ci. Le sucre jeté ensuite dans le mélangeur s'assimile au cacao devenu liquide et en forme une pâte bien homogène.

5° *Broyage*. — Cette pâte, provenant du « mélangeur », devient encore plus homogène et plus fine en passant par la « broyeuse », c'est-à-dire entre des cylindres en tournant les uns contre les autres.

6° *Étuve*. — L'étuve consiste en une sorte

de grande armoire en tôle chauffée, dans laquelle on place la pâte pour la faire revenir, comme on le ferait pour la fabrication du pain.

7° *Pétrissage*. — Après avoir séjourné quelques heures dans l'étuve, la pâte est pétrie à nouveau dans un autre mélangeur, de façon à la rendre propre à être travaillée définitivement.

8° *Boudinage*. — Pour extraire les bulles d'air qui peuvent se former dans la pâte, on la passe à la « boudineuse », d'où elle sort en boudin serré.

9° *Tapotage*. — Sortant de la boudineuse, la pâte est coupée en morceaux au poids voulu et est placée dans les moules sur une table appelée « tapoteuse », à laquelle on fait subir des soubresauts secs et violents. La pâte, encore molle, s'étend alors uniforme dans les moules et est enfin transportée en cave, où elle prend, en se refroidissant, la consistance qu'on lui connaît et devient « chocolat ».

10° *Emballage*. — Cette opération terminée, il ne reste plus qu'à faire l'emballage de cette denrée alimentaire, dont l'usage est aujourd'hui si répandu.

Mme C. a cassé le couvercle d'un sucrier qu'elle avait acheté ces jours derniers. Elle va trouver le marchand qui le lui a vendu. « Me vendriez-vous un sucrier sans son couvercle ? lui dit-elle. — Certainement, Madame. — Combien ? Le sucrier complet était de deux piastres et le couvercle n'a aucune valeur ; cependant je vous diminuerai cinquante sous pour vous diminuer quelque chose. — Comment, rien que cinquante sous le couvercle ? Mais c'est invraisemblable, impossible ! — Non, madame : ça ne vaut pas plus je vous assure. » Alors, Mme C. se ravisant tout à coup : « Que je suis donc étourdie ! fait-elle, ce n'est pas le sucrier, c'est le couvercle que j'ai cassé ! » Et tirant cinquante sous de son porte-monnaie, elle le pose sur le comptoir et s'éloigne avec le couvercle, laissant le marchand stupéfait du mauvais tour qu'on lui jouait.

Hélène H.

INSTRUISONS-NOUS

HISTOIRE DU CANADA

Classe enfantine

1. — Comment se nomme le premier des agriculteurs canadiens, et où s'est-il établi ?
2. — Par qui et en quelle année fut fondée la Congrégation de Notre-Dame ?

Cours élémentaire

1. — Nommez quelques-uns des martyrs de la foi en Nouvelle-France.
2. — Racontez l'événement connu sous le nom de "Naufrage de l'île aux Œufs."
3. — Quel homme politique canadien-français a le plus contribué à faire la confédération de 1867 ?

Cours moyen

1. — Dites ce que signifie la "Paix de Montréal" et sous quel gouverneur elle a été conclue.
2. — Nommez celui des gouverneurs de la Nouvelle-France qui était canadien de naissance, et racontez les événements qui ont marqué son administration.
3. — Exposez les causes qui ont amené le soulèvement des "Métis" du Nord-Ouest.

* * *

ARITHMETIQUE

Classe enfantine

1. — Combien y a-t-il de pieds dans 9 verges de longueur ?
2. — Jacques Cartier a visité le site de Montréal en 1535, et Champlain y est venu en 1608. Combien d'années se sont écoulées entre ces deux voyages ?

Cours élémentaire

3. — Claire a mérité 54 points, et Madeleine la moitié plus. Combien a-t-elle eu de points ?
1. — Un robinet a vidé les $\frac{4}{11}$ d'un bassin. Quelle fraction du bassin reste-t-il encore à vider ?
2. — Un train parcourt 30 milles en $\frac{3}{4}$ d'heure. Combien prendra-t-il d'heures à franchir les 180 milles qui séparent Montréal de Québec ?

Cours moyen

1. — La différence entre le $\frac{1}{2}$ et le $\frac{1}{4}$ d'une pièce de terre est égale à cinq arpents. Quelle est l'étendue totale de la pièce de terre ?
2. — En augmentant un nombre de 105 unités on obtient le même résultat qu'en le divisant par 2/7. Quel est ce nombre ?

LA MULTIPLICATION D'OUGHTRÉD

A multiplier 21.2945 par 3.1416, à un centième près. Intervertir l'ordre des chiffres du multiplicateur et multiplier en commençant, pour chaque chiffre du multiplicateur, par celui du multiplicande qui se trouve au-dessus.

Ainsi, 21.2945
6.1413

63.8835
2.1294
8516
212
126

66.8932 66.90 est le produit cherché.
Envoi d'Albert M.

PAVOISONS
Fêtes Religieuses, Nationales

Drapeaux, Banderolles, Lanternes, Bannières, Ecussons, Oriflammes, Guirlandes et Cables en papier, de fantaisie.

Nous avons le plus bel assortiment de drapeaux représentant les pays suivants : France, Angleterre, États-Unis, Canada, et religieux : Sacré-Coeur et Papal.

Toutes ces décorations sont employées pour Maisons, Salles, Magasins, Réceptions, Processions, Parades : Communautés, Edifices Publiques, Régates, Tombola, Euchre, etc., etc.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteries, Imprimeurs
45 Notre-Dame-Ouest, Montréal

LES BETES QU'IL NE FAUT PAS TUER

Combien de ces petits êtres que l'on détruit sans motifs !

Pourquoi tuer les araignées, ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches qui nous importunent ?

Pourquoi mettre le pied sur le joli grillon ou carabe doré qui, dans nos jardins, fait la guerre aux chenilles, aux limaces, aux hannetons qu'il mange ?

Pourquoi tuer le petit orvet inoffensif qui croque les sauterelles ?

Pourquoi tuer le coucou, dont la nourriture favorite est la chenille, à laquelle nous ne pouvons toucher sans inconvénient ?

Pourquoi tuer le grimpeur et dénicher la fauvette, ennemis des guêpes ?

Pourquoi brûler de la poudre contre les étourneaux qui passent leur vie à manger des larves et à épucer jusqu'à nos bestiaux dans leurs prés ?

Pourquoi tuer la coccinelle (bête au bon Dieu) qui se nourrit de pucerons ?

Pourquoi prendre au piège les mésanges dont chaque couple prend 120,000 vers et insectes en moyenne pour élever ses petits ?

Pourquoi tuer le crapaud, qui mange des limaces et des fourmis ?

Pourquoi sauver la vie à des milliers de cousins en détruisant l'engoulement, qu'on nomme si sottement de tête-chèvre ?

Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre des hirondelles aux moucherons ?

Pourquoi tuer la musaraigne qui vit de vers de terre comme la souris de blé ?

Pourquoi dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela est faux ? Pourquoi la détruire, puisqu'elle fait la besogne de sept ou huit chats en mangeant au moins 6,000 souris par an ?

L'ALPHABET ILLUSTRÉ



A, qui sur les pages blanches
Allonge en compas ses branches,
Est l'angle aigu d'un clocher.

B, se courbant pour bêcher
Semble, dans l'abécédaire
Bassu comme un dromadaire

C, lui, clair et recourbé,
Dans le croissant de Phébé,
Faucille, il coupe le chaume.

D, s'arrondit comme un dôme.



E représente, en moins grand,
Le gril du bon St Laurent
Que l'Escorial rappelle
Sur une plus grande échelle.

Fier d'être fort, Fa l'air
D'une fine clef de fer.

G, tel qu'un gâle s'étale.

H, est une cathédrale. Dont l'abîme a pour devoir
D'être en l'air, sans jamais choir
Sur l'extrémité du manche.

J, un jeune
jonc qui penche.



K, va le poing sur la hanche
Et le lépi de côté.

L semble un long mât, planté
Par un léger funambule
Près d'un mât plus minuscule.

M, a pour petite sœur
N, et l'on peut, endoucement,
Comparer ces deux compagnes
A de modestes montagnes.

Bouton de rose ferme,
Rond magique et bien formé,
O, simule aussi la pomme.
Oh! damnant le premier homme.



P, chiffonnier sans repos,
Porte une hotte à son dos.

Tel qu'un melon sédentaire,
Q mûrit la queue à terre.

Sous son carselet étroit,
R, se drapant, grave et droit,
Traîne sa robe de roi.

S, est le serpent; il siffle!



T, la patience que gifle
Ton vol, sinistre corbeau!

U, l'urne sur un
tombeau

V, s'ouvre aux
fleurs, svelte vase.

X, met sa croix dans l'exiase;



Le mystère a pour séjour
Y, sombre carrefour;

Z, clôt le dictionnaire
Par le zigzag du tonnerre.